

Mon père aimait Ravel, particulièrement son *Boléro* qu'il avait, si j'ose dire, découvert. Cette plainte farouche et ce rythme envoûtant convenaient à ses rêves tourmentés. Il aimait aussi Stravinski, la féérique et tragique destinée de *Pétrouchka*, le fulgurant envol de *l'Oiseau de feu*, la douce puissance du *Sacre du printemps*. Cette musique audacieuse, sensible, nostalgique, charmait à merveille l'univers idéal de son ardente rêverie d'enfant pur. Il fumait lentement sa pipe, contemplait le feu de bois d'un regard perdu, étincelant d'émotion.

Mon père s'appelait en réalité Girard. Il racontait que la deuxième syllabe de son nom s'était effacée toute seule, peu lisible sur sa première signature. Les amateurs et les critiques ont pris l'habitude de l'appeler Gir, il a gardé ce nom et ma mère l'a ajouté au sien.

Il est né à Tours d'une famille traditionnelle de vignerons qui avaient perdu au cours des années leurs vignes et leur manoir. Cela arrive, surtout dans les régions de très bons vins où le soleil et la rêverie entrent dans les bouteilles. Sa famille maternelle venait de la baie de la Somme où l'on rencontre fréquemment le nom de Gence que ma cousine Denise a bien voulu illustrer dans l'art dramatique. Il est amusant, à ce propos, de remarquer que la famille de ma mère vient aussi de Picardie. Mon grand-père, Léon Fusier, était ouvrier-tapissier près de la cathédrale d'Amiens avant de se lancer dans une carrière éphémère et prodigieuse de comique incomparable.

A l'Opéra

Charles Girard a quitté Tours sur un coup de tête, si l'on peut dire. Il était très jeune et voulait venir à Paris pour apprendre la sculpture à l'école Germain Pilon, dessiner et peindre. Pour pouvoir partir, il fallait qu'il se fasse renvoyer de la célèbre librairie où il était employé. Alors, du haut de l'échelle où il était monté pour atteindre le livre réclamé par un client, il a tout simplement « fait pipi » sur la tête des messieurs qui attendaient le livre !

Il a pu prendre son vélo et son violon, suivre un peu la Loire et rejoindre Paris, qui lui a rapidement donné



Pastel de Charles Gir.

l'impression de l'attendre. Sa carrière s'est décidée à partir d'un geste bien naturel...

La musique, le dessin et la sculpture l'ont conduit naturellement à se passionner pour la danse. Dès le début de sa carrière jusqu'à la déclaration de la guerre, il a, pour ainsi dire, vécu à l'Opéra, le crayon à la main. Il était dans les classes, assistait aux répétitions des ballets, suivait les représentations ; ses études, ses croquis ont célébré le génie de la Pavlova, de Nijinski et de Karsavina, ses pastels innombrables en portent témoignage. Pendant ce temps de travail intense, de célébrité vertigineuse, il poursuivait son œuvre de caricatu-

riste du monde du spectacle dans *Comoedia*, ce quotidien des arts, où son humour, sa perspicacité et son ironie bienveillante pouvaient s'épanouir et charmer Paris.

On voyait partout ce jeune homme élégant et mondain qui, vers la fin de sa vie, se sentait si bien dans son village du Vexin. Il montait à cheval au bois de Boulogne, il soupait chez Maxim's en sortant du théâtre, du cirque ou du music-hall, on le voyait à Cannes, à Deauville, à Monaco, toujours le crayon à la main, l'œil insolent et le sourire aux lèvres.

Georges Courteline lui avait dit un jour pour le consoler de je ne sais quelle révolte ou déception : « Laisse

faire la vie, elle est moins con que nous » ; mon père a toujours suivi ce conseil. Il me l'a souvent répété mais je crois l'avoir compris trop tard. Il me disait aussi : « Regarde la vie en spectateur » et « tâche de comprendre ». Peut-être que dans ces pensées se trouvaient les secrets de sa vie et de son art.

Fidèle à la Touraine

Paris ne l'a pas dévoré, il est toujours resté fidèle à sa Touraine natale. La Loire majestueuse, capricieuse, lumineuse coulait en son cœur et traversait son regard. A Vouvray, il retrouvait ses frères : Louis, l'industriel grave et silencieux que l'on surnommait « Monsieur Ford », Félix, le marin robuste et roux, sa mère, esseulée, qui habitait une petite maison de village au bord du chemin crayeux qui grimpe vers les vignes. Il revoyait sa petite sœur Madeleine

qu'il a toujours tendrement protégée, dont le regard foncé, légèrement rieur, était exactement celui de la Joconde.

La maison que ma tante Madeleine habitait, plus tard, à « la Vallée Chartier », m'impressionnait beaucoup car elle était creusée dans la falaise selon l'ancien usage tourangeau. Mes cousins ne se seraient jamais séparés de cette maison troglodyte, si le T.G.V. n'était pas venu la frôler. Naturellement restés fidèles au fil de la Loire, ils se sont posés plus près encore du fleuve, sur une île allongée au pied du château d'Amboise.

La propriété de sa tante Angèle accueillait ce neveu turbulent avec ses amis, car l'oncle et le cousin aimaient aussi la fête. Je me souviens très bien des petits déjeuners du matin sous un immense platane où l'on faisait griller des andouillettes sur des sarments de vigne en buvant du vin blanc ; le cocher de l'oncle pré-

parait le festin. Tante Angèle et maman s'efforçaient vainement de garder un air réprobateur. Je me rappelle aussi ces folles parties de pêche au brochet sur la Loire. Un jour mon père a voulu m'apprendre à nager à sa manière, il m'a jeté dans l'eau : il a été, paraît-il, très étonné de me voir couler, car il avait entendu dire que les bébés nageaient instinctivement comme les petits d'animaux ; j'étais donc déjà perverti par les peurs humaines !

Le monument aux morts de Vouvray est l'œuvre de Charles Gir. Il est le seul, à ma connaissance, qui s'éloigne des conventions banales, inutilement claironnantes. La sculpture évoque simplement la Douleur et la Mémoire sans figurer ni prononcer la Mort ; la légende gravée au bas de la sculpture inscrit sa pensée profonde qui prend la forme d'un vœu ardent : « La douleur, gardienne fidèle de la mémoire des héros ».



Sur cette photo d'une représentation de *Théodore cherche ses allumettes* de Georges Courteline, on reconnaît de gauche à droite : Pierre Larquey, Georges Courteline et au centre, en gilet, Charles Gir.